

Le(s) lieu(x) de la culture, une articulation de soi à l'autre.

Pour mémoire

On a pu constater avec les derniers attentats que ce sont des lieux de la vie parisienne qui ont été ciblés (Rue de Charonne, Rue Bichât, Saint Denis...) : des cafés, des restaurants, une salle de spectacle, les abords du Stade de France. Ce sont des lieux de culture car s'y ancrent les pratiques culturelles de certains milieux sociaux (artistes, professeurs, étudiants...). Ce sont aussi des lieux populaires habités par une population faite de mélanges divers, et pour qui la vie commune est de plus en plus difficile. Autour du Stade de France, c'est Saint-Denis, et ses quartiers un peu désolés ; à l'intérieur, le match n'a pas été interrompu.

Il est donc important de faire la distinction entre les centres de la vie culturelle de moins en moins nombreux, diversifiés, en accord avec notre histoire culturelle plurielle, et cette culture centraliste, que nous voulons déplacer à partir de chez nous en recréant de multiples capitales. Plus il y aura de lieux de culture, plus il y aura de vie.

Voilà aussi l'importance de notre chantier entamé à Bayonne qui affiche l'ambition de penser autrement la culture qui nous environne, et propose de se réappropriier les lieux de culture – et le lieu de la culture – peu importe les formes que cela prend, pourvu que nous gardions en mémoire la qualité de nos échanges et de nos projets.

On ne peut pas résoudre notre problème culturel par l'affirmation toujours plus agressive de l'identité (nationale), mais on peut s'efforcer de lever certaines de nos résistances, et trouver le moyen d'actionner certains leviers pris dans la pierre, afin de reconsidérer la question de notre humanité dévastée.

En France, le débat de la pluralité culturelle a été confisqué par l'État depuis des décennies, et les communautés (paysannes, ethniques...) n'ont toujours pas eu leur mot à dire, sauf à resserrer toujours plus leur communautarisme.

Songons au rôle de l'École dans la disparition d'une pensée commune (et non unique!) sur la fraternité, l'égalité, la liberté ; songons au rôle de l'État dans le dévoiement de la notion de laïcité ; songons aujourd'hui au peu d'espace de réflexion laissé à l'individu pour prendre de la distance vis-à-vis de cette société qui médiatise une culture toujours plus « hors-sol ».

Une culture trop fortement investie en termes de marché, ou à l'inverse d'identité(s), occulte son lieu. Lieu de création d'un langage commun (et non d'une langue), lieu d'élaboration d'un regard critique qui nous permet de transformer notre rapport au monde, la culture mérite que chacun se l'approprie et qu'on la dépossède des enjeux d'images, de stratégies politiques, pour lui redonner sa fonction sociale. L'art a son rôle à jouer, et les artistes aussi dans ce travail, en abolissant peu à peu la frontière qui existe entre le peuple et son divertissement.

Ainsi, laisser des territoires, des communes, des quartiers, sans la possibilité de faire lieu de culture, c'est nous condamner à la misère, au repli, à la peur de l'autre, à la montée des extrêmes. A Bayonne, dans le quartier Saint Esprit, le déménagement prochain de l'Atalante, un cinéma

emblématique qui offre un des rares espaces de rencontre et de mixité, présente le risque du sinistre social, déjà bien entamé à cet endroit qui perd tour à tour les lieux marquants de son histoire culturelle.

L' « En quête de culture » menée par le groupe à l'occasion de la première édition du festival bayonnais « Kulture Sport » le plus doté du moment, a montré la contradiction très forte entre les lieux culturels identifiés par les habitants (y compris les stades, les cafés, la montagne, la place *Patxa*, le fleuve Adour, l'Atalante, le Musée basque, les librairies ...) et marqués par une diversité de pratiques, et les pratiques officiellement reconnues et valorisées par les institutions.

Dans ce jeu, le monde de l'art fortement retranché sur ses propres lieux, et ses propres scènes, peine à rétablir sa fonction traditionnelle, et celle de ses artistes, de plus en plus « impalpables », « inaccessibles » ou fantasmés. Ce qui nous incite à repenser toute notre posture, à prendre acte de la réinvention de notre folklore, tout en nous défaisant du complexe du plouc folklorisé, en proposant des projets artistiques d'envergure, à partir de nos pratiques, et en contribuant à faire reconnaître le lieu de la culture qui les voit émerger, comme un lieu capital.

(Dans la bibliothèque, Felix Castan, Alan Lomax, Howard Becker... des paroles d'habitants et de commerçants, de famille, de collègues, de copains et copines, et en particulier celles et ceux du groupe *Culture à main nue*, du Secteur Poésie Écriture du Groupe Français d'Éducation Nouvelle).

Eloïse (Article paru en novembre 2015 sur le blog *cultureamainnue.fr*).

Prolongements.

1) L'atelier d'écriture est un lieu de (la) culture.

Extrait du CR du Stage d'été des secteurs Poésie-écriture et Arts plastiques, Bédarieux, 2014 (M. Marchetti et E. Durand).

« Parmi les thèmes quotidiens abordés pendant le stage, *Voix et Sans-Voix de la création* nous a particulièrement bousculé, car il fait nœud avec les autres questions de critique, de rupture et de transformation. Ce thème pointe des limites que nous pouvons rencontrer dans notre pratique de l'atelier : certes la phase de mise-à-distance permet de prendre conscience des processus de création, mais cette question peut devenir elle-même un enfermement si l'atelier ne permet pas aussi de reprendre pouvoir sur la vie culturelle. L'important c'est de pouvoir agir, penser, écrire en dehors de l'atelier. Lors du débat final plusieurs personnes qui n'avaient pas pris la parole jusque-là ont remis au centre de la réflexion le fait d'oser la critique, de se construire un rapport distancié au discours des spécialistes, et affirmer par là son point de vue dans la lignée du *Tous Capables ! Tous Chercheurs ! Tous Créateurs !* Pour les animateurs le travail consiste plus que jamais à repérer dans l'atelier ce qui fait obstacle à l'énoncé d'une critique ».

L'atelier n'a pas pour vocation d'ouvrir un horizon fermé sur lui-même mais d'inciter à reprendre pouvoir sur la vie culturelle. Ainsi, construire un savoir commun de l'atelier et des différentes phases du travail créateur qui le constituent, équivaut à restituer au sujet le savoir que son oeuvre

met en jeu à travers l'articulation de l'individuel et du collectif. La phase de mise à distance permet de prendre conscience des processus de création et d'instaurer une égalité par les pratiques, mais également de prendre acte des transformations possibles, dans l'écriture, dans l'art, dans la société. En cela, l'atelier d'écriture est un lieu de culture qui met la pluralité au coeur de son projet politique, et permet à chaque sujet d'en faire l'expérience.

2) L'atelier-scène : 2014-2016, ici et ailleurs.

« Poème didactique sous forme d'atelier d'improvisation poétique orale, annoncé comme un spectacle et dont le public est l'auteur », définition saisie au vol dans l'indéfini sable.

L'atelier-scène fait écho à nos expériences communes.

Cet écho signale un renversement dans l'ordre des pratiques : scène-atelier*, gueuloir*, cercle polypoétique*... autant de lieux où se joue la création d'un langage improvisé.

L'atelier-scène naît de la rencontre des pratiques.

A Toulouse, au début du mois de juin 2014.

Le Meeting poétique organisé par l'Association Passat'ge est conclu par la performance de Didier Calleja. Lors de cette performance, l'artiste ayant posé une machine à écrire au bord de la scène, invite le public à écrire. Il se met ensuite à lire les textes, et convie les personnes du public à s'emparer de la scène et des mots. Cette situation d'improvisation collective a permis au public de faire l'expérience du poème, de raconter ses propres mythes.

Et à Uzeste, en août 2014.

Durant l'Hestejada, le traditionnel gueuloir organisé par le secteur Poésie Ecriture du GFEN a changé de forme. Car le public à partir de feuilles blanches qu'on vient de lui offrir se met à improviser une situation d'écriture collective, une critique qui lui permet de reprendre pouvoir sur les événements récents de son histoire sociale.

L'atelier-scène défait la partition qui existe entre l'artiste et son public.

Il n'est plus là pour recevoir mais pour acter ce qui se joue en lui du débat qu'impriment la société dans l'art, l'art dans la société ?

Il devient sujet d'une œuvre en/hors l'atelier qui bouleverse et transforme son rapport au monde.

Il devient auteur à travers son écriture-réécriture d'un langage artistique et d'une critique de ce langage au sein même de la vie culturelle.

L'atelier-scène permet de reprendre pouvoir sur nos récits, de réécrire nos mythes, et opère ainsi une révolution : mise en branle de nos cosmogonies et affirmation du lien ténu qui existe entre soi et l'autre du savoir.

Scène-atelier : Espace où se retrouvent des « artistes » pour déreconstruire leur rapport à la création.

Gueuloir : Articulation entre des ateliers d'écriture menés avant et pendant le festival, et une scène ouverte à la création par le « public ».

Cercle polypoétique : Confrontation autour du public de tendances contradictoires de la « poésie » suscitant un débat intérieur que le spectateur ne peut dépasser que par l'atelier d'improvisation poétique orale qui suit.

3) Aimè hop

Les scènes

sont couvertes de mots

qui cachent le langage

- inlassablement

Cela soulève et cela renverse

les cieux

les lieux

les pratiques

La poésie a semé le chaos dans l'ailleurs du temps

Sa musique

pleut dans l'écriture

Et le savoir

des nues.

tombe